L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

L'IBIS – LE HÉRON.

I. — L'IBIS, EMBLÈME DU VERBE DIVIN.

L'Ibis, qui n'eut qu'une part assez mince et désavantageuse dans notre symbolisme médiéval d'Occident, fut, au contraire, l'un des plus nobles emblèmes religieux de l'Orient, pendant l'Antiquité.

Comme pour le Phénix, ce fut le sacerdoce égyptien qui promut l'Ibis au rôle glorieux qui fut le sien dans l'emblématique des peuples anciens. Dans la théologie de l'Égypte ancienne, le Dieu Un règne sur l'univers ; le Soleil est sa face. L'Égyptien l'appelle *Amon* quand il le considère en tant que dominateur et maître souverain du monde ; il l'appelle *Râ* quand il le veut célébrer dans toute sa gloire ; il l'appelle *Phtah* quand il le regarde comme le père des dieux secondaires des hommes et de tous les êtres. Le Dieu unique AMON-RA-PHTAH a tout créé par son Verbe, mais les théologiens distinguaient dans l'œuvre de ce Verbe divin « la part de la pensée créatrice qu'ils appelaient le *cœur*, et celle de l'instrument de création, la *langue*[1] ». Or, ce Cœur divin, siège de la pensée et de l'intelligence éternelles, se nommait HORUS, le dieu à tête de faucon, et cette Langue divine qui réalisait par la parole les concepts divins se nommait THOT, le dieu à tête d'Ibis.

Et comme nous l'avons vu précédemment, le Faucon devint l'hiéroglyphe représentatif d'HORUS-CŒUR divin, et l'Ibis celui de Thot-Parole divine. Et l'enseigne sacrée de Thot fut surmontée d'un Ibis (Fig. I).

Fig. I. — L'« enseigne » du dieu Thot-Ibis.
— D'après A. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 77, fig. 26.

[1] Alex. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 122.

Elien, naturaliste grec du IIIe siècle, donne de ce symbolisme une explication tardive et insuffisante. « C'est, dit-il, parce que les plumes noires de l'Ibis sont comparables au discours qui n'a pas été prononcé, qui se tient encore dans notre recueillement intérieur, et que ses plumes blanches sont le symbole du discours proféré, entendu, de ce discours qui est le serviteur et le messager de la pensée intérieure[1] ».

Thot eut aussi, dans son lot divin, d'autres rôles dont je parlerai plus loin, et dans lesquels l'Ibis le servit encore.

Tel est le point de départ historiquement connu du symbolisme attaché à l'Ibis hiératique, car nous ne savons pas quelle attention les religions des peuples préhistoriques ont pu lui accorder.

II. — L'IBIS, DESTRUCTEUR DES SERPENTS.

L'ibis, en dehors de toute idée symbolique, figurait, d'autre part, au nombre des animaux que les Égyptiens entouraient de reconnaissance en raison des services qu'ils leur rendaient. « L'ibis est honoré en Égypte, dit Plutarque, parce qu'il y détruit les serpents dont les morsures sont mortelles[2] ».

Hérodote, Diodore de Sicile, Elien, Marcellin et autres auteurs anciens en disent autant ; Pline ajoute que les Égyptiens invoquaient religieusement les ibis à l'époque où les serpents sortent des boues du Nil[3] ; et Buffon ne contredit sur ce point aucuns des naturalistes anciens[4].

Cette considération s'est maintenue en faveur de l'ibis jusqu'à nos jours, car actuellement l'ibis blanc est encore regardé par les fellahs comme un oiseau béni dont la présence protège et favorise les travaux agricoles, et celui qui le tue, considéré comme sacrilège, fait l'objet de la réprobation des autres[5].

L'historien juif Josèphe nous raconte — en marge de la Bible — que Moïse, allant en guerre contre l'Éthiopie, eut soin de faire emporter par son armée un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpents qui infestaient cette contrée[6].

Une superbe sculpture du musée des Antiques, au Vatican, glorifie ce rôle de l'ibis, destructeur des serpents, en montrant l'oiseau, la tête levée vers le ciel et tenant dans son bec son ennemi vaincu et mort[7] (Fig. II).

---

[1] Elien, *De nature animalium*, n° 38, traduct. de M. Savigny, *Hist. natur. et mythologique de l'Ibis*.
[2] Plutarque, *Isis et Osiris*, liv. XXV.
[3] Cf. Pline, *Hist. natur*. liv. X, XXVIII.
[4] Buffon, *Hist. natur*, éd. de 1769, t. XXXIV, p. 3.
[5] Cf. Collin du Plancy, *Dict. infernal*, p. 268.
[6] Josèphe, *Antiquités judaïques*.
[7] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. IV, p. 539, n° 6.

Fig. II. — L'Ibis du Musée du Vatican. — Sculpture antique.
— D'après S. Reinach, *ouvrage cité.*

III. — L'IBIS PURIFICATEUR.

L'Ibis ne fait pas que tuer les serpents et les autres reptiles, il s'en nourrit. Il se repait aussi de la chair des animaux morts, de poissons corrompus au soleil sur les boues du Nil, des ordures de tous genres d'origine animale.

Les Égyptiens virent en lui, comme dans le scarabée sacré, un « purificateur du monde », et lui furent reconnaissants de ce service.

Par contre, l'Ibis ne se désaltère jamais que d'eau très pure, aussi Plutarque a-t-il écrit : « Les plus scrupuleux à l'égard des rites, parmi les prêtres égyptiens, prennent pour se purifier l'eau dans laquelle l'ibis se désaltère, car, il n'en boit jamais qui soit malsaine ou corrompue ; il ne s'en approche même pas[1] ».

IV. — L'IBIS EMBLÈME DE RÉSURRECTION ET OISEAU PSYCHOPOMPE.

Elien nous dit que la religion égyptienne avait consacré l'Ibis à la Lune, et que cet oiseau met autant de jours à couver ses œufs que la Lune à parcourir le cycle de ses phases[2]. C'est possible ; mais la vraie raison du rapprochement de l'Ibis et de la Lune, c'est que Thot était le dieu qui régissait cet astre[3], aussi fut-il représenté souvent avec le disque solaire et le croissant lunaire sur la tête (Fig. III).

Un autre aspect des conceptions religieuses de l'Égypte mettait l'Ibis sacré en rapport avec Osiris, et faisait de lui un des emblèmes de l'idée de résurrection dont la Lune, qui croît resplendit, décroît et disparaît pour reparaître encore, était aussi l'un des emblèmes : De même, l'homme, croît en sa jeunesse, resplendit de vigueur en son âge mûr, décroît en sa vieillesse, et meurt pour renaître à une vie nouvelle.

---

[1] Plutarque, *Isis et Osiris*, LXXV.
[2] Elien, *op. cit.*
[3] Cf. Ph. Virey, *La religion de l'ancienne Égypte*, p. 142.

Fig. III. — Thot à tête d'ibis, couronné du disque et du croissant lunaires.
Temple de Ramsès II, à Antinoé.
Cf. Alex. Gayet, in *Annuaire du Musée Guimet*, 1897, 3e part. pl. XV.

Mais, au défunt ressuscité il faut un sort définitif. C'est alors que, comme l'Aigle, le Griffon, la Panthère en d'autres régions, l'Ibis d'Égypte intervenait pour aider l'âme à gagner le permanent séjour de la Divinité. C'est sur l'aile de Thot-Ibis que la poésie religieuse de l'Égypte faisait monter vers le ciel les dieux venus sur la terre et les âmes des Justes. Il était le véhicule saint et assuré sur la route éthérée de l'éternelle félicité[1].

Tout ce que nous venons de voir explique les honneurs rendus aux Ibis sacrés que l'on momifiait après leur mort de même qu'on le faisait pour les Faucons d'Horus. Les puits funéraires de Saqqarah, connus sous le nom de « Puits des Oiseaux » contiennent de nombreux Ibis ainsi momifiés. Ils étaient religieusement enfermés dans des vases, et non sans une raison profonde, car un lien d'idée existait réellement entre l'Ibis emblématique et le vase hiéroglyphique, emblème lui-même du Cœur.

IV. — L'IBIS, LE CŒUR ET LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Dans l'écriture sacrée des Égyptiens, le Cœur, celui du dieu Un comme celui de l'homme, était figuré par la représentation d'un vase (Fig. IV) ; d'autre part, l'Ibis fut pris, lui aussi, pour un des emblèmes du cœur. C'est que, nous dit Elien, « quand l'ibis ramène sa tête et son cou sous ses ailes il prend la figure d'un cœur, et c'est par un cœur que les Égyptiens représentaient autrefois hiéroglyphiquement l'Égypte[2] ». L'oiseau prend également cet aspect quand il abaisse sa tête à ses pieds ou quand il rejette son cou derrière lui[3].

[1] Cf. Alex. Moret, *Du sacrifice en Égypte*, in *Rev de l'Hist. des Religions*, 1908, p. 97. Et Lefébure, *Sphinx*, VIII, p. 16.
[2] Elien, *De natura animalium*, X, 28.
[3] Voir aussi Pierre Valérien, *Hiéroglyphiques*, liv. XVII, p. 174.

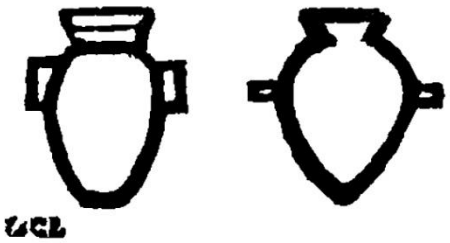

Fig. IV. — Le vase des hiéroglyphes égyptiens, emblème du cœur.

L'art a parfois représenté l'ibis dans cette attitude symbolique, même très tardivement : un bijou en forme d'applique émaillée, du XIIIe siècle, dont l'érudit collectionneur poitevin, le Comte Raoul de Rochebrune, possédait une photographie, représentant l'ibis blanc, la tête penchée en avant et dans l'attitude qui lui donne en effet la forme indiquée par Elien (Fig. V).

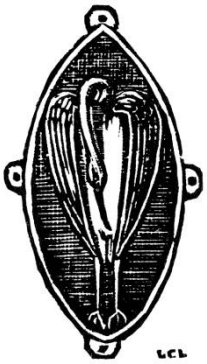

Fig. V. — Bijou médiéval montrant l'ibis héraldique en position cordiforme.

Les Anciens, par ailleurs, reconnaissaient ou prêtaient à l'ibis la faculté de pouvoir, par la longueur et la flexibilité grandes de son cou, porter sa tête et ses yeux sur toutes les parties de son corps. Et de cette inspection physique, ils ont tiré. pour l'homme — en plus de la découverte thérapeutique et d'ordre intime qu'ils attribuaient à l'Ibis[1] — un symbole de l'exacte connaissance des qualités et des défauts du corps et de l'esprit, des passions bonnes ou mauvaises du cœur.

Et toutes ces considérations rapprochent encore l'Ibis du dieu Thot qui s'identifie, en certains de ses aspects, avec Hermès, et représente ainsi la sagesse divine et la sagesse humaine, le don, aussi, de la connaissance des choses cachées et celle des secrets médicaux efficaces[2].

Les Anciens reconnaissaient également dans l'ibis cette particularité qui s'accorde avec certaines théories hermétiques, et que Plutarque a noté, c'est que le plus grand écartement des pieds de cet oiseau par rapport à son bec détermine un triangle équilatéral[3].

---

[1] Pline, *Hist. natur.* liv. VIII, 41 ; et St Isidore, liv. XII, 84.
[2] Cf. G. Guiart, *La médecine aux temps des Pharaons* ; et G. Tabouis, *Tout-Ank-Amon*, p. 252.
[3] Plutarque, *Isis et Osiris*, LXXV.

Les fouilles d'Hermopolis ont donné des Ibis momifiés dont les dépouilles n'étaient pas enfermées dans des vases, mais dans des enveloppes en forme de corps humain[1]. Faut-il chercher l'explication de cet usage dans le caractère qu'avait l'Ibis, d'emblème de l'homme qui se connaît lui-même ?

V. — L'IBIS DANS L'EMBLÉMATIQUE CHRÉTIENNE.

Quand elle se forma, la première École chrétienne d'Alexandrie ne put méconnaître le côté quasi prophétique qui rapprochait Thot-Ibis, Parole divine du Dieu unique, du Verbe divin fait homme sur terre en la Personne adorée du Christ Jésus.

D'autre part, le caractère d'emblème de résurrection attaché à l'Ibis blanc, ses rôles d'ennemi victorieux du serpent, de « purificateur du monde », de conducteur des âmes vers le ciel, n'étaient pas moins nets ni moins consacrés par les traditions religieuses et millénaires de l'Égypte ; et, ce caractère et ces rôles si nobles et si grands qui avaient fait entrer dans l'emblématique personnelle du Sauveur, le Lion, l'Aigle, la Panthère, le Phénix et plusieurs autres animaux, valaient pour l'Ibis, ce qu'ils valaient pour eux. Les conceptions qui rattachaient cet oiseau aux personnifications mythologiques de la sagesse et de la science médicale ne pouvaient aussi que l'avantager aux yeux des mystiques du Didascalée, comme aux yeux mêmes des Gnostiques. Le Christ de Dieu, Verbe divin qui avait « habité parmi nous », principe éternel de résurrection et guide infaillible des âmes vers la vie heureuse, n'était-il pas aussi la Sagesse incréée, et le guérisseur souverain des humaines douleurs ?

Chez les artistes chrétiens des premiers siècles, l'Ibis oriental ne fut cependant pas en aussi grande faveur que chez les écrivains de leur temps. On les rencontre pourtant en Occident sur un certain nombre de documents d'art, par exemple sur ivoire sculpté de Lombardie, sur une lampe romaine du IVe siècle, trouvée en 1914 dans le sol de Poitiers[2], vraisemblablement, peut aussi bien être chrétienne que païenne (Fig. VI) ; et il me semble qu'il faut le voir aussi sur la grande mosaïque de la basilique romaine des saints Côme et Damien qui date du pontificat de Félix IV, 526-530 : Entre deux groupes de saints, elle nous montre le Sauveur du Monde élevé sur les nuages, qui fait, de ses bras grands ouverts, le geste du bon accueil ; près de sa tête, un grand échassier tout blanc s'avance vers lui de plein vol ; l'oiseau est couronné de l'étoile monogrammatique du nom sacré, *Xristos*, la lettre X sur la croix (Fig. VII). J.-B. de Rossi qui décrit rapidement cette mosaïque[3] voit un Phénix dans l'oiseau qui s'y trouve, très probablement à cause de deux palmiers qui se penchent aux extrémités de la mosaïque ; mais, à ne regarder que l'oiseau lui-même, tout blanc, et qui ne porte pas l'aigrette du Phénix empourpré, on est autorisé, ce me semble, à reconnaître en lui l'Ibis blanc, qui fut lui aussi, dans le monde antique, un emblème de la Résurrection.

---

[1] Cf. J. Passalacqua, *Catalogue des Antiquités découvertes en Égypte, par J. Passalacqua, de Trieste*, p. 20.
[2] Collection de M. François Eygun, à Poitiers.
[3] Voir Dom H. Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne*, t. III, vol. II, col. 2632 et suiv.

Fig. VI. — Lampe gallo-romaine de Poitiers. Coll. Fr. Eygun.

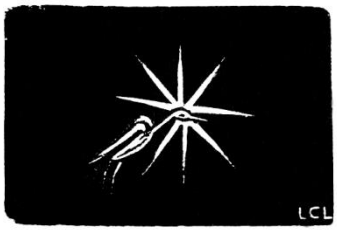

Fig. VII. — L'étoile de la Mosaïque de Saint Côme et Saint Damien, à Rome.

Ainsi que le *Physiologus*, les Bestiaires occidentaux du Moyen-Âge ont négligé les beaux côtés du passé symbolique de l'Ibis pour ne voir en lui que l'emblème des vices dégradants.

Considérant que le *Deutéronome* range l'ibis, le héron, la cigogne et le pélican avec les oiseaux impurs dont les Hébreux ne devaient pas manger la chair[1], et se souvenant que les anciens naturalistes disent que l'ibis d'Égypte se nourrit de chair corrompue et de poissons morts, les auteurs des Bestiaires lui comparèrent le chrétien qui repaît de gloutonneries et d'impudicités ses vils appétits[2] (Fig. VIII). La leçon est opportune, assurément, pour tous les siècles, mais les symbolistes d'Occident auraient gagné à rapprocher davantage de la Personne même de Jésus-Christ, par tout ce que l'Orient avait imaginé de si avantageux pour lui, le bel oiseau blanc de la vallée du Nil. La faute en fut peut-être à la confusion qui fut faite en nos contrées occidentales entre l'ibis et le héron gris que les milieux chevaleresques appréciaient peu.

Fig. VIII. — L'ibis sur une enluminure médiévale de la Bibliothèque de l'Arsenal.
D'après Ch. Cahier, *ouvrage cité*.

[1] Moïse, *Le Deutéronome*, XIV, 16.
[2] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, XIV, *De Ybice*, éd. Hippeau, p. 119 et 228. – Ch. Cahier, *Bestiaires*, in *Mélanges archéologiques*, t. II, p. 201.

LE HÉRON.

Ce fut surtout chez les anciens peuples de l'Amérique centrale que le héron blanc connut la faveur ; les idées religieuses des Toltèques, notamment, l'ont mis en relations avec la présence de la Sagesse divine sur la terre, et, par voie de conséquence, avec ce que M. René Guénon dit de l'antique *Tula* des Mexicains qui doit son origine aux Toltèques. La *Tula* c'est « la contrée suprême », la Thulé des Grecs[1].

Dans l'Ancien Monde, en Asie-Mineure et en Grèce, par exemple, il est possible aussi qu'on ait parfois confondu ou assimilé le héron blanc, le héron *leucos* dont parle Aristote, avec l'Ibis, mais ce rapprochement n'a certainement point eu de contrecoup sur la symbolique occidentale.

I. — LE HÉRON, EMBLÈME DE JESUS-CHRIST.

M. René Guénon reconnaît avec raison que le Héron, comme l'Ibis, la Grue et la Cigogne, fut jadis en certaines régions l'un des emblèmes du Sauveur[2].

Cela vient surtout, sinon uniquement, de ce que le héron comme l'ibis, détruit les petits serpents, et surtout les vers. Or, les vers, comme les serpents, du fait qu'ils naissent dans la corruption et la propagent, qu'ils détruisent et rongent les choses saines, sont des emblèmes de mort ; et la symbolique chrétienne du Moyen-Âge, les regarde comme des agents infernaux, comme des incarnations de l'Esprit du mal.

Donc c'est en se montrant leur ennemi que le Héron a pris place parmi les emblèmes de Celui qui est le principe du Bien, et qui, lui aussi, combat l'Esprit du Mal et ses agents.

Il est parfaitement possible que, parmi les échassiers emblématiques figurés avec des significations religieuses sur des objets chrétiens, plusieurs d'entre eux, regardés comme étant des Grues ou des Cigognes emblématiques, soient en réalité des Hérons ; tels, par exemple les deux oiseaux gravés sur le chaton d'une bague inédite, d'époque carolingienne semble-t-il, découverte en 1901 à Saint-Just-sur-Dive près Loudun (aujourd'hui département de Maine-et-Loire), (Fig. IX).

Fig. IX. — Bague d'époque franque de Saint-Just-sur-Dive.
— Coll. L. Charbonneau-Lassay.

[1] Cf. René Guénon, *Le Roi du Monde*, p. 114.
[2] R. Guénon, *ibid.* p. 114, note.

II. — LE HÉRON, EMBLÈME DE SATAN.

Le Héron eut aussi, en Occident, le rôle moins noble, de symboliser parfois Satan, l'ennemi des âmes. On le représente alors avec, dans son bec ou dans ses pattes, un poisson. On sait que le Poisson, sous l'oppression d'un être méchant, la Sirène ou l'Aigle, par exemple, figure toujours le chrétien victime du démon.

Il apparaît sous les pattes du Héron symbolique, sur un cachet anépigraphe du XVIe siècle, appartenant à M. Van Peld ; et la maison des Eicke, de Silésie, portait au XVIIe siècle, comme armoiries, « *d'argent au héron au naturel, debout sur le bord d'un marécage et tenant dans son bec un poisson, aussi au naturel*[1] » (Fig. X).

Fig. X. — Le Héron sur le blason des Eicke, de Silésie.
D'après V. de la Colombière, *op. cit.*

Il se peut, à la vérité, que sur ce blason le Héron ne soit que l'hiéroglyphe d'un fief seigneurial couvert de marais poissonneux ; mais il reste que l'emblématique chrétienne ne le représentait pas autrement quand elle en faisait l'emblème de Satan.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] V. de la Colombière, *La science héroïque*, 1669, p. 363 et pl. n° 70.